

Onze pas vers le futur

I

S'il n'y avait pas de bonne ou mauvaise journée pour souffrir d'un mal de tête, ce lundi était quand même particulièrement mal choisi. Lorsque l'encéphale se plaint, le reste du corps suit rarement la route, et la logique s'emballe.

C'est donc percuté de toutes parts par un million d'objets contondants que Jean Crevier se réveilla ce matin de décembre. Par un de ces prodiges dont le cerveau est capable, son réveille-matin lui apparut en rêve, hurla comme s'il allait être égorgé et lui rappela qu'il devait se rendre à l'école.

L'effet demeura instantané, malgré l'usage abusif qu'il imposait à la sonnerie. Il repoussa violemment l'édredon épais qui le couvrait et sauta hors de son lit, les sens brutalisés. Dès son premier mouvement, il ressentit la douleur. Elle naquit au niveau de ses rétines, puis parut se dissiper dans tout son crâne, sans diminuer en amplitude. Réprimant un cri primal, il se rendit en trois enjambées près de son tortionnaire posé sur son bureau. Celui-ci, dans un accès de bienveillance – ou effrayé à l'idée d'être démoli –, se tut avant que Jean Simon ait pu porter la main dessus.

Dévisageant l'agresseur auditif, rond et souriant, d'une blancheur innocente, il se calma. Sa petite amie, Julie, devenue imperméable aux appels du réveil, maugréait dans son sommeil. Quelque chose semblait incongru, mais il n'arrivait pas à découvrir quoi. Passant une lourde main dans sa masse de cheveux hirsutes, qui hésitait entre le brun et le blé, il marcha d'un pas ensommeillé vers la fenêtre de sa chambre. Elle occupait le tiers du mur est et presque toute sa hauteur, de telle sorte qu'il lui fallait deux couches de rideaux pour assombrir la pièce l'avant-midi. En les écartant simultanément, il découvrit ce qui le tracassait. À l'extérieur, l'aube se cachait toujours. Seuls quelques oiseaux annonçaient le retour imminent de l'astre diurne.

La petite aiguille touchait au chiffre six; sa sœur faisait un angle de cent soixante-dix degrés avec elle. Il avait encore dû se tromper la veille en ajustant l'heure de son réveil. Ce qui lui paraissait étrange, c'était qu'il aurait juré avoir lu sept heures sur le cadran numérique qui réglait la sonnerie. Il blâma l'ensemble des Coréens pour son erreur et se dirigea vers la salle de bain.

Celle-ci aurait amplement suffi à loger un habitant d'un pays surpeuplé. Crevier aimait songer à celui qui avait construit le tout. Il avait consacré le sixième de la superficie totale à cette pièce qu'on comptait habituellement en tant que demie. En y ajoutant une cloison, un meilleur architecte aurait pu y découper deux chambres d'amis. Un étroit corridor la reliait d'une étrange façon à la cuisine, au salon, à la salle à manger, au bureau et à la chambre à coucher. Une multitude de garde-robes et placards perçaient un peu partout les murs de la demeure, créant de l'espace de rangement au détriment de pièces rectangulaires.

Il tira de l'un d'eux une longue serviette à motifs vermeils qu'il s'enroula autour de la taille. Il décocha un clin d'œil au miroir qui parut le lui rendre avant qu'il n'ait fermé la paupière. Sa douleur s'estompait, mais laissait doucement place à un léger vertige. Il inspecta pendant une minute son visage creusé par le manque de sommeil, le nez saillant s'en détachant avec dédain. Ses yeux semblaient bouffis, leur vert plus terne qu'à l'habitude. Sur

son menton pointu avait éclos durant la nuit une barbe drue, lui suggérant qu'un rasage devenait impératif. Déposant sa serviette sur le bord du lavabo, il se glissa sous la douche.

L'eau lava ses esprits encore embrumés, sans pour autant effacer le battement sourd au rythme duquel ses méninges vibraient. Il passa plus de temps qu'il n'en avait l'habitude sous le jet chaud et réconfortant, puis coupa le flot d'un coup de poignet brusque. La peau amollie par la vapeur, il se rasa, se parfuma et se peigna.

Assis sur son lit, s'habillant mécaniquement, il constata qu'il ne ressentait plus aucun mal. Soulagé, il se mit doucement à chanter une chanson en vogue tout en enfilant son pantalon gris. Le soleil couchait toute sa lumière sur le sol de sa chambre, et la journée s'annonçait heureuse. Aujourd'hui, c'était jour d'examen - en tant qu'enseignant, il passerait la journée à lire tout en surveillant discrètement les étudiants.

II

Deux jours s'écoulèrent suite à ce mal de tête intrigant. À prime abord, tout semblait redevenu normal. Jean Crevier découvrit toutefois que le vertige qu'il avait senti et originalement considéré comme étant corollaire à sa douleur persistait. Sa vision s'embrouillait parfois comme une lentille de caméra mal ajustée, de manière inattendue. Son comportement s'en trouvait altéré, son équilibre perturbé. Il accueillait habituellement ces troubles intermittents avec un grognement de surprise, ce qui lui avait valu bien des moqueries des autres enseignants et surtout, des élèves.

Il se levait de table après un frugal repas au salon des professeurs lorsqu'un nouvel étourdissement se manifesta. Il y discutait alors calcul différentiel avec l'un de ses collègues, Louis Rivard. Celui-ci donnait l'image parfaite du mathématicien de l'âge d'or de la science : le dos courbé par les années passées à travailler au tableau noir et à la lecture de preuves, une paire de mains qui voletaient au rythme de ses explications. Son cou se tendait légèrement vers l'avant, un petit crâne y dodelinant, orné d'une couronne de cheveux gris cendre en bataille. La peau du visage était tendue sur les os, et seules ses dents paraissaient encore fraîches et jeunes. Quand on lui demandait d'éclaircir un concept, il s'y lançait tête première, en oubliant parfois l'élément logique important mais s'attardant toujours à la partie excitante. C'était cependant, lorsqu'on l'éloignait de sa passion, un homme attentif et une bonne oreille, doté d'un bon sens de la répartie. Crevier l'appréciait plus en tant qu'ami que collègue.

Rivard et lui terminaient une discussion au sujet de l'histoire des mathématiques au 19^e siècle au moment où Crevier chancela. Il hoqueta, pris de court, et dû s'ancrer au dossier de sa chaise pour ne pas s'écrouler. Le voyant ainsi, l'autre lui attrapa le bras d'une poigne étonnamment ferme pour un homme de son âge.

« Te sens-tu bien? » s'enquit-il, une lueur paternelle au fond des yeux.

« Je... je ne vois pas clair, mais autrement ça va, » répondit-il. Ses jointures blêmissaient tant il serrait son support en mauvais plastique. Il s'expliqua : « C'est encore un de ces vertiges dont je vous ai parlé. » À ses collègues qui le regardaient, intrigués, il fit signe que tout allait bien.

« As-tu pensé à consulter un ophtalmologiste? Tu es peut-être devenu myope sans t'en rendre compte. »

« Je ne pense pas que ça puisse se développer aussi rapidement, » rétorqua-t-il, agacé par l'idée qu'il aurait possiblement à porter des lunettes. « Mais c'est une piste. Je vais essayer d'avoir un rendez-vous d'urgence. Ils partent tous en vacances bientôt, alors avec un peu de chance l'un d'entre eux acceptera peut-être de me voir. »

Après s'être retiré dans son bureau partagé conjointement avec un autre professeur de physique, il téléphona frénétiquement à tous les docteurs de la vue inscrits au bottin. Mû par une sorte de panique propre à l'être humain devant une situation inconnue, il désirait régler son problème aussitôt que possible. Au cinquième appel, une secrétaire à la voix de poule rouillée prit son nom et son numéro de téléphone. On avait annulé une consultation pour quatorze heures et elle lui offrait de la reprendre.

Il demanda à Louis Rivard de le remplacer pour la surveillance de l'après-midi, puis conduisit jusqu'à la clinique, le pied lourd sur l'accélérateur. Après avoir brûlé deux feux rouges et été assailli par une grand-mère armée d'invectives salées qui se déplaçait à la vitesse de l'escargot, il arriva à destination.

Dès qu'il eut passé les portes coulissantes en verre, qui se retirèrent sans bruit pour le laisser passer, un malaise le prit. Hôpitaux et cliniques lui donnaient toujours la chair de poule. Quelques êtres humains, le regard las, attendaient leur tour. Un enfant pleurnichait au fond de la pièce, sa mère invisible. Une affiche haute comme un homme s'enquérissait auprès des passants de leurs symptômes : fièvre, maux de tête, toux... et leur priait d'en informer la réceptionniste si nécessaire.

Quant à Crevier, il n'avait pas envie de l'informer de quoi que ce soit. En tout point pareil à sa voix, des cheveux teints d'un roux qu'il associait à la jeune cinquantaine affaissés sur les épaules, la secrétaire ne lui inspirait pas confiance. Un excès de maquillage lui donnait un aspect grotesque, et elle questionnait pour l'instant un patient régulier, qui se trouvait épargné de sa vision par le miracle du téléphone.

« Ne vous en faites pas, monsieur, on peut traiter une amygdalite... oui, oui. Non. Demain? Ah, donnez-moi un instant, je reviens. » Elle leva les yeux sur Crevier, sa bouche se pinça et elle s'enquit : « Puis-je vous aider? » d'un ton qui laissait présumer qu'elle ne désirait pas, en fait, lui rendre service.

« J'aimerais... » Déconcerté par l'attitude de son interlocutrice, il termina abruptement sa phrase : « la clinique ophtalmologique. Jean Crevier. J'ai rendez-vous à deux heures. » La femme pointa le corridor y menant d'un doigt aux ongles acérés couleur lavande et reprit sa conversation. Il s'y dirigea, la poule grinçant de nouveau dans son dos.

« Drôle d'organisation, » songea-t-il, prenant place sur un banc en plastique orange foncé. Au moment où il arrivait, un jeune homme aux allures professionnelles, le sourire aux lèvres, engageait une mère et sa petite fille tout de rose habillée à le suivre. Il hocha la tête en direction du nouvel arrivant, puis se mit à interroger la femme alors qu'ils s'éloignaient.

* * * * *

Ce n'est qu'à quatorze heures vingt qu'il eut droit à sa consultation. Une petite fille en larmes réapparut, suivit de sa maman exaspérée et du docteur aucunement perturbé. Les deux premiers s'en retournèrent à travers le corridor menant à la réception. Le troisième le fixa, tendit sa main et s'enquit : « Jean Crevier? ». À l'acquiescement de l'autre, il répondit : « Je suis le docteur Marcelle. Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Il s'exécuta, et pénétra quelques instants plus tard dans une petite salle encombrés d'instruments étranges et éclairée par une lumière fluorescente crue. À la vue d'une paire de lunettes géantes, perchée au-dessus d'un comptoir en mélamine sombre comme du jais, il ne put réprimer un frisson d'horreur. Un vertige le prit, ses genoux fléchirent et il dut se cramponner au jeune homme pour éviter la chute.

L'autre, surpris, poussa un cri. Une lueur de dégoût dans les yeux, il se dégagea et lui demanda, « Vous sentez-vous bien? »

« C'est pour cela que je viens vous consulter, » répondit Crevier, le souffle court. Il expliqua sa situation en détail, une main posée sur le comptoir en guise de support.

Le médecin l'écouta attentivement, notant tout sur un large bloc-notes de feuilles lignées. Ensuite, il l'interrogea sur sa santé en général, examina chacun de ses globes oculaires minutieusement, faisceau lumineux en main et mit à l'épreuve sa vision éloignée à l'aide du test standard. La roulette de lentilles désigna sa vue comme presque parfaite, et Crevier soupira de soulagement lorsque le docteur Marcelle lui annonça qu'il n'aurait pas à porter de lunettes.

Cependant, il ne trouva rien qui puisse expliquer la situation de son patient. Il imprima un questionnaire long de trois feuilles en format légal, un labyrinthe de cases à remplir. Il lui demanda de lui renvoyer le tout par la poste ou par télécopieur – précisant très clairement que les coordonnées de l'endroit avaient été inscrites en première page. « Vous avez une vue excellente pour votre âge. Je crois, monsieur Crevier, que c'est du repos dont vous avez besoin. Ça doit être très stressant comme travail, enseignant. » L'autre le lui confirma d'un simple « Oui », puis se gratta le chef et ajouta : « Mais je ne suis pas convaincu que cela puisse tout expliquer. »

Ils s'engagèrent en silence dans le corridor menant à la réception, croisant à nouveau les bancs d'une autre époque et deux patients dont l'un était garni d'épais fonds de bouteille. Crevier prit la parole : « Je remplis le formulaire et je vous le transmet. Merci pour tout, docteur. »

« Vous êtes le bienvenu, » répondit l'autre. « Tout devrait bien aller d'ici quelques jours, selon moi. » Pour ponctuer son affirmation, il entrouvrit les lèvres en un franc sourire, et lui serra la main d'une poigne autoritaire. Puis il repartit dans l'autre direction, laissant à son interlocuteur le soin de régler la facture à la femme qui le regardait de ses yeux de harpie. Après lui avoir remis le montant nécessaire, Crevier sortit, et les portes coulissèrent de nouveau, un peu plus rapidement lui sembla-t-il.

III

Samedi arriva, miséricordieux. Les examens terminés, la correction serait sa seule responsabilité pour les semaines à venir. Il disposait de vingt et un jours de vacances avant la reprise des cours qui, s'il en usait à bon escient, le calmeraient. Quant à Julie, elle s'était enfuie en voyage pour la fin de semaine, désireuse de s'éloigner de la ville afin de terminer un travail de philosophie.

À son grand dam, sa maladie avait progressé depuis sa visite chez l'ophtalmologiste. Tous se trouvaient maintenant en congé jusqu'à après le jour de l'An, ce qui signifiait qu'il devrait s'en tirer seul.

À intervalles réguliers, sa vision se déformait. Le moment présent s'effaçait devant une autre scène, superposée, qui s'avérait toujours se produire réellement après quelques secondes. Il lui semblait vivre sous l'influence continue d'un stroboscope irrégulier. Lui pourtant connu pour son pragmatisme, il ressentait maintenant un vague effroi, la compréhension imparfaite de ce qui se produisait en étant la cause. Quelque chose en lui prédisait de manière sûre plusieurs instants *dans le futur*. Homme de raison, il reconnaissait que son cas n'était pas explicable par la science actuelle. Il refusait cependant de se jeter dans un mysticisme qui n'aurait fait que brouiller ses perceptions. Tout ce qui lui importait pour le moment présent, c'était une certitude croissante, qui ajoutait à sa terreur : la distance

temporelle de ses prédictions s'allongeait. Lundi, elle semblait de l'ordre des microsecondes; en l'espace de cinq jours, elle était passée à trois ou quatre secondes.

Mû par un besoin urgent de chaleur humaine et de réconfort, il invita sa mère à dîner. Il ne cuisinait que rarement des plats raffinés, préférant s'alimenter à manger. Afin d'impressionner Julie, cependant, il avait décidé d'élargir son répertoire gastronomique. Il ne connaissait de meilleurs cobayes que ses parents pour expérimenter ses recettes nouvellement découvertes. Maman Crevier, ayant toute sa vie apprêté le repas pour son glouton de mari, sa fille impudique et son fils chéri, adorait lui transmettre son savoir.

C'est ainsi que sa mère le trouva, assis bien droit devant la cuisinière, un livre de deux kilos posé en travers des cuisses, le doigt cherchant à assimiler la préparation en détail. Assez, étrangement, il souriait à la porte lorsqu'elle était entrée, et l'avait saluée avant de replonger à son étude. Elle perçut en premier lieu une âcre odeur de carottes calcinées, qu'elle reconnut plus tard parmi les ordures. Puis elle vit la sauce aux grumeaux farineux, le poisson au goût de carton cuit, les pommes de terre pilées dont la texture tenait plus du lait que du tubercule. Elle consola son bébé et sortit son atout : un poulet rôti et une baguette française, achetés au passage. Après avoir amplement nourri la poubelle des tentatives de son fils, elle mit quelques haricots à bouillir. Vingt minutes plus tard, toute trace de déception effacé du visage de l'hôte, ils entamaient le dîner.

Mordant à pleines dents dans un quignon croustillant, Crevier se confia à sa mère, lui relatant les événements de la semaine et la progression du mal. « Je n'ai plus d'idées, je ne sais pas quoi faire, maman. J'ai appelé l'oncle Paul, il m'a prescrit une once de gin après chaque repas. » Il eut un écho de la conversation à venir, et le poulet lui parut soudainement très sec.

« Chéri, » commença-t-elle, les yeux brillants, émue par la pensée de son fils torturé. « Tu peux revenir à la maison quand tu veux, si tu penses que ça aiderait. » C'était, en fait, la dernière solution que Crevier aurait essayée, mais il se garda d'élaborer sa pensée. Sa mère continuait, reniflant doucement, « l'important, c'est que tu n'aïlles pas consulter de psychologue. Prends ta sœur : depuis qu'elle en a vu un, elle ne parle plus que de ses problèmes, sans penser à nous. » Elle leva un doigt autoritaire pour ponctuer ses paroles : « Mais je sais bien que tu vaux mieux que cela. Écoute, je vais prendre ta température et t'apporter du bouillon. Repose-toi bien, mets ton beau gilet de laine que je t'ai donné et ça passera. » Crevier eut un gémissement d'horreur à la mention des innombrables tricots que sa mère lui confectionnait. Elle en produisait plus qu'il ne pouvait en éliminer, de telle sorte qu'une couche de chandails tapissait le plancher de son placard.

Le repas se termina sur des banalités. Après avoir assuré sa mère qu'il se portait à merveille, exception faite de son trouble étrange, il lui suggéra subtilement que les piles de correction s'impacentaient sur son bureau. Elle comprit et lui accorda son répit, repartant la larme à l'œil.

Crevier s'attela à la tâche herculéenne de corriger l'ensemble de ses copies en une fin de semaine. Après cinq heures de dur labeur, son cerveau se comportait comme une vadrouille qu'on aurait trop essorée. Par bonheur, ayant connaissance à intervalles réguliers de la note qu'il accorderait quelques instants plus tard pour telle ou telle question, son travail s'en trouvait grandement facilité. Avec beaucoup d'efforts, il parvenait à obtenir volontairement ses visions. Il les bloquait avec plus de peine encore. Abandonnant pour la journée ce qu'il lui restait à lire, il se déboucha une bière et s'assit à la table de la cuisine.

Contemplant les ruines encore fumantes du dîner, il fronça les sourcils. Une idée rebondissait sans cesse à travers son esprit, surgissant à chaque pensée. Elle l'obnubilait, et il

reconnaissait secrètement qu'il ne pourrait que l'écouter. Un psychologue l'aiderait dans sa maladie.

IV

« C'est la première que vous voyez quelqu'un comme moi? » lui demanda doucement son interlocuteur, confortablement assis dans un fauteuil en cuir noir. Crevier, face à lui, le postérieur posé sur du bois beaucoup plus dur que le rembourrage dont bénéficiait ce médecin de l'âme, lui répondit. « Oui. En fait, » ajouta-t-il, gêné par sa propre franchise, « je ne crois pas à vos histoires. Je n'ai pas besoin qu'on m'écoute parler pour me sentir bien. » Il rit nerveusement, espérant que l'insulte ne serait pas mal accueillie.

« C'est votre choix. La plupart de mes patients sont très heureux de me consulter. Je ne sais pas si j'ai sauvé des vies, mais le faites-vous? » rétorqua le psychologue, son nez retroussé s'agitant. Il l'interrogea : « Alors, dites-moi ce qui vous a fait changer d'avis. »

Pour la énième fois, Crevier répéta son histoire incongrue. Il suspectait parfois que sa mémoire ait embelli les faits, mais tout semblait concorder. Il termina : « Par exemple, je sais que vous aller me dire que c'est mon cerveau oisif qui passe son temps à tenter de prédire les événements à venir. » L'autre ouvrit la bouche, stupéfait, et ne la referma que pour prendre de nouveau la parole. « En effet, je... »

Son patient continua : « Évidemment je n'en vois que des bouts, sinon je serais déjà fou. Mais comment expliquez-vous que j'aie toujours raison? »

« Décrivez-moi ce phénomène, monsieur Crevier. *Comment* voyez-vous le futur? Quelle sensation représenterait le mieux votre cas? » L'homme, de nouveau maître de lui, le dardait de questions acérées.

Surpris par la précision de ce qu'on lui demandait, et parce qu'il n'y avait pris garde jusqu'à présent, Crevier dut réfléchir. Pendant une bonne minute, il se gratta le cuir chevelu, puis l'oreille, se pinça le nez, entrouvrit les lèvres, les referma dans un bruit mat, balança son regard à travers la pièce décorée de diplômes. Puis il trouva.

« On dirait... on dirait une pellicule de film. Une pellicule qui se déroule devant mes yeux, un ruban infini progressant de manière constante. J'en vois des bouts. Depuis lundi je crois que j'en vois des bouts de plus en plus long. Et de plus en plus loin de la section de pellicule qu'on observe normalement. La pellicule se superpose à ma vision normale, avec plus ou moins d'intensité. Si je me concentre, j'arrive presque à la regarder exclusivement.

Mais le plus effrayant, docteur, c'est que je commence à voir des scènes à *travers d'autres perspectives*. Je ne me vois jamais, non, mais il y a eu une vision... Je me promenais dans la rue. Et à cet instant j'ai vu la rue comme si je me trouvais *cinq mètres au-dessus du sol*. »

« C'est votre cerveau qui vous joue des tours, monsieur Crevier. Écoutez, vous êtes allé voir l'ophtalmologiste et vous y avez rempli un questionnaire médical; je vais effectuer quelques tests et je penserai à tout cela. »

Le reste de la consultation ressembla, aux yeux du professeur de physique, plus à une séance occulte qu'à de la science. Puis on le renvoya chez lui, avec le conseil de bien se reposer et d'éviter les films et les livres d'horreur et de fantastique.

V

Le soir de sa visite chez le psychologue – qu'il se jura de garder secrète -, on l'invita à prendre un verre en compagnie de ses collègues. Désireux plus que tout d'oublier ses

problèmes, il accepta avec joie. Julie, quant à elle, avait déjà reçu une autre offre. Il n'insista pas et se rendit seul au Café Celte.

Il y parvint aux alentours de huit heures. L'endroit était bien aéré et peu bondé, fréquentée par une clientèle entre deux âges. Ses yeux fouillèrent rapidement la grande salle, et n'y discernèrent personne de sa connaissance. Il entendit cependant une voix grave s'exclamer, suivie un rire en triolet, deux octaves plus haut. Il se dirigea vers la source du bruit. Il n'avait connaissance que d'un homme capable d'une telle variation dans le ton, et cet homme était Pierre, professeur de français et collègue de travail. Pierre – dont le vrai prénom échappait à la langue occidentale - originaire du Sénégal et conteur invétéré. L'espace d'un moment, il se vit à table avec ceux qu'il cherchait. Maintenant habitué à de telles images, il n'y prenait parfois même plus garde.

Dans la seconde pièce, plus exigüe – la section « réguliers » du Café -, se trouvaient six de ceux avec qui ils travaillent, presque tous plus jeune que lui. Il y avait là Pierre; Louis Deauliau, du département de biologie, qui ne dépassait pas les cent soixante centimètres; Jeanne Misard, seconde occupante de bureau avec Pierre; Paul, qui passait ses journées à découvrir de nouvelles méthodes écologiques et les partageaient avec ses élèves souvent réticents; Marc, particulièrement volubile pour un enseignant en mathématiques. Le dernier lui souriait et balançait de joie sa vieille tête chenue : Louis Rivard.

« Comment se porte le malade? » s'écria le premier Pierre, et il reprit de son rire nasillard.

« Bien, bien, » répondit simplement Crevier, pris au dépourvu. Tous le regardaient, attendant le verdict. Il se débarrassa d'abord de son manteau dont il vêtit sa chaise, sur laquelle il s'assit ensuite. Désireux de prolonger le mystère, il remplit de bière un verre propre qui trônait au centre de la table et en but une gorgée. Puis, sourire en coin, il entreprit à nouveau l'ensemble des explications.

Cette fois, il embellit volontairement quelques passages, s'assurant les moqueries du grand Africain et un ou deux regards dédaigneux du biologiste. C'était pour lui bien étrange de connaître à l'avance ce qui ferait rire ses auditeurs ou attirerait des froncements de sourcils, mais il n'avait aucune intention de modifier son récit pour autant. Quant il eut terminé, une pinte avait été vidée et gisait devant lui; ils avaient commandé un pichet, dont il croyait en avoir drainé le quart.

« C'est amusant, ça, » l'interrompit Pierre au moment où il racontait une scène au supermarché où il avait tendu le montant juste à la vendeuse avant qu'elle ne l'affiche. « J'ai bien envie de te voir à l'œuvre. Qu'en pensez-vous? » demanda-t-il au reste de la table.

Les autres acquiescèrent, sauf Deaulieu qui retroussa son nez et se concentra sur un support en plastique qui lui proposait une variété de boissons alcoolisées. Rivard, quant à lui, semblait plus inquiet de la quantité de bière absorbée que des talents de Crevier.

Ce dernier ne se sentit pas la force de résister, et il avait bien envie de démontrer qu'il n'avait pas inventé cette histoire de toutes pièces. « J'accepte. Vous allez penser à une phrase, puis la formuler peu après. Je vais tenter de la dire avant vous. Pierre, tu commences. » Et il se concentra.

Peine perdue. Tout s'embrouillait, et il voyait des scènes qui n'avaient de toute évidence aucun lien avec la réalité.

Pierre dit quelques mots et Misard rougit. Puis il ajouta, « On dirait que ça n'a pas marché cette fois. Qui est le prochain? »

Deaulieu sortit de sa rêverie et leva le doigt en signe de consentement. De nouveau, Crevier fut incapable de prédire quoi que ce soit. En se concentrant trop longtemps, la nausée

le prenait, et il eut un instant peur de vomir. Chacun eut son tour – sauf Rivard, qui, voyant bien l’incapacité de son ami à démontrer son talent, refusa de le mettre dans l’embarras. Trop tard, Crevier comprit que l’alcool inhibait les prédictions.

« C’était une belle histoire, quand même, » le consola Pierre. « Si j’avais un tel don, j’irais droit au casino. Hop! Plus besoin d’enseigner. Je resterais sûrement pour d’autres raisons, par contre, » conclut-il, dévoilant deux rangées de dents de prédateur à la seule femme présente. Celle-ci eut un faible sourire, puis changea de sujet, questionnant l’écologiste au sujet des accords de Kyoto. Le récit de Crevier fut rapidement oublié et la bière coula à flots. Il rentra chez lui ce soir là complètement ivre, attaqué de toutes parts par des chimères que son propre cerveau enfantait.

VI

« Écoute, ce truc-là m’empêche de vivre normalement, il faut bien que j’en profite comme je le peux, non? » Crevier criait presque. Le doigt accusateur brandi devant sa petite amie, la chemise défaite, il se tenait debout au salon.

Julie répliqua, d’un ton acerbe : « C’est illégal! On ne peut pas jouer au casino si on connaît le résultat. Et c’est aussi immoral! »

Seule la lune souriait à l’extérieur, un croissant doré qui faisait office de médiateur silencieux. Une ambulance passa, sa sirène déchirant l’air. Crevier reprit, irrité :

« Je te l’ai déjà dit, ça ne peut pas être illégal puisqu’il n’y a pas de règlement contre ça. Bien sûr, ce n’est pas prévu qu’on puisse connaître le résultat à l’avance. Mais qui est-ce qui y perd? C’est le casino de toute façon. L’État. Il faut bien en profiter! On lui donne la moitié de notre salaire! »

« Espèce d’idiot! Fais ce que tu veux. Mais moi, je n’approuve pas. Et tu mangeras ton homard seul ce soir. » Sur ces mots, elle sortit en claquant la porte, sans même reprendre ses gants. Elle aura froid, pensa Crevier, et elle reviendra bientôt.

Mais elle ne revint pas ce soir-là, ni le suivant. L’idée de Pierre avait germé dans son esprit tout comme sa mère l’avait aidé à progresser dans sa démarche, bien malgré elle.

À neuf heures, il pénétrait à l’intérieur du casino. Le long du hall d’entrée, aux affiches multiples annonçant les événements à venir, il s’assura de sa tenue. Il ajusta sa ceinture afin de mettre la boucle en évidence, vérifia que le gel tenait ses cheveux en place, lissa discrètement son pantalon sombre. Il laissa son manteau à un valet qui lui souhaita la bienvenue et une agréable soirée.

Il quittait le jeune homme quant il eut une vision de la grande salle dans laquelle il allait pénétrer. La lumière fusait de partout, d’innombrables ampoules colorées transformant l’endroit en un Noël permanent. À gauche, à droite, en face il n’apercevait qu’une masse grouillante de gens. Jamais Crevier n’aurait imaginé possible d’y rencontrer tant d’êtres humains un lundi. Ses yeux virtuels ne purent capturer l’ensemble des stimuli avant qu’il ne revienne à la réalité, et il franchit la dizaine de mètres qui le séparait de l’autre pièce.

Poussé vers l’avant par la foule que dégorgeait le hall d’entrée, il se dirigea vers les escaliers du deuxième étage. Il s’y vit s’asseyant à une table de blackjack, recevant des jetons du croupier. Sans hésiter, il repéra le lieu prédit et se conforma à sa vision. L’asiatique qui distribuait les cartes lui semblait sympathique, placé là pour lui. Quel choix lui restait-il si un métronome invisible réglait sa vie?

Il avait, avant de mettre son talent à l’épreuve, minuté avec précision le temps qui séparait le réel de la prédiction. Cinquante-trois secondes en moyenne, avec une déviation standard estimée à deux secondes. Armé de cette connaissance et de mille dollars, il espérait

gagner gros. L'espoir du gain le séduisait, bien sûr, mais il se considérait avant tout comme un scientifique, formé à vérifier des hypothèses. Il s'imagina – de son propre accord – acheter de dispendieux cadeaux à sa Julie pour le temps des fêtes. Des romans, des couverts étincelants, des émeraudes.

Toute la nuit il joua, passant d'une table à l'autre, se faisant discret, blaguant avec les croupiers dépités. Il leur lançait de généreux pourboires, affectait mine de celui à qui la chance sourit. La roulette demeurait son jeu favori. Les sommes qu'on y gagnait étaient telles que rapidement il dut cacher une partie de ses avoirs dans ses poches de pantalon.

La soirée se déroulait à merveille, mais dès la deuxième heure, un malaise le prit à la gorge. Tout d'abord il blâma la sauce au vin blanc qui accompagnait le homard. La tête lui tournait à chaque fois qu'il se concentrait pour saisir le moment futur. Il remarqua un large gaillard qui le suivait de table en table. Son veston gris sentait l'uniforme à plein nez; l'écouteur glissé à l'oreille confirma à Crevier qu'il s'agissait d'un garde de sécurité.

Vers minuit, fort de deux cent mille dollars, un reflux acide s'insinua sous la langue. La bille qu'il surveillait décrivait de larges cercles autour de la roulette, lui donnant la nausée. Le cœur au bord du naufrage, il décida de réunir ses jetons et quitta la table, sans même attendre le résultat. Il en connaissait de toute manière l'issue.

Rapidement, il courut jusqu'aux toilettes. Sans prendre garde au faux marbre qui embellissait un endroit généralement sobre ou à la céramique éclatante de blancheur, il s'agenouilla devant la cuvette et se vida l'estomac.

Alors qu'il s'essuyait la bouche à l'évier, soulagé mais pris d'un vertige subtil, il jeta un œil au miroir. Celui-ci lui renvoya l'image d'un grand malade. Les yeux veinés de sang, de minuscules points écarlates constellant son front, le teint gris, il avait bien triste allure.

« Allez-vous bien, monsieur? » lui demanda l'homme qui l'avait suivi au cours de la soirée. Il était entré sans bruit, et se tenait maintenant quelques pas en arrière.

« Très bien, merci. J'ai dû manger du mauvais homard ce soir, » suggéra-t-il, esquissant un sourire qui se voulait convaincant. « Je pense, » ajouta-t-il, jetant la serviette souillée que ses doigts serraient encore, « que j'en ai terminé pour ce soir. » Et il contourna le cerbère, pris d'une envie soudaine de s'enfuir.

La traversée du casino, la file d'attente aux caisses et le vestiaire furent un supplice pour lui. Tous le regardaient, s'apitoyant sur son sort, songeant sans doute qu'il n'était qu'un perdant parmi tant d'autres. Une solitude indéfinissable s'empara de lui lorsqu'il remarqua un jeune homme dans la vingtaine qui le pointait du doigt en chuchotant à l'oreille de sa petite amie. Un mur infranchissable les divisaient, lui et la foule; c'étaient le sage et les ignorants. Et à cette pensée, il songea qu'il aurait préféré demeurer de l'autre côté.

VII

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le début de cette histoire étrange. Assis à sa table à déjeuner, le journal déplié lui contant les événements de la veille, il était assailli par des images et des textes qui paraîtraient le lendemain. Très rapidement, la distance temporelle entre l'instant présent et sa seconde vue s'était accrue au point qu'il ne puisse plus en profiter aux jeux de hasard.

Au bas de la première page étaient inscrits les résultats des tirages de la nuit précédente. Soudainement inspiré, Crevier sut ce qu'il convenait de faire dans une telle situation. Il ouvrit son esprit à la vision qui venait de lui être présentée, et fixa son attention sous la une. Il y discernait, en une série de chiffres flous, le numéro gagnant du lendemain.

Il termina son déjeuner en hâte, passa furtivement sous la douche et s'habilla avec les vêtements qui lui tombèrent sous la main. Il enfila sans ménagements son pardessus, qui se plaignit en émettant quelques craquements aux coutures. Puis il dévala l'escalier sans prendre garde au bruit.

Il s'efforça de paraître calme le long du trajet séparant son haut de duplex du coin de la rue, où se cachait une tabagie étouffée sous les grands immeubles qui la côtoyaient.

« Bonjour! Un formulaire pour billet de loterie V, s'il vous plaît! » lança-t-il au commis, le pied à peine posé sur le seuil. L'autre le regarda un instant sans comprendre, abasourdi par cette arrivée brutale, puis prit un dépliant sous le comptoir et l'y déposa. Crevier descendit les deux marches qui menaient au comptoir, fouillant nerveusement ses poches pour y trouver son portefeuille.

Crevier inscrivit sur sa fiche les numéros qu'il avait lu dans le journal du lendemain. Tendait sa fiche à l'homme, il eut une vision de celui-ci, à la même heure, dans la même pièce, le jour suivant, sautillant comme un fou à l'annonce des résultats dans les quotidiens.

« Bonne chance avec le tirage, » lui dit le commis en recevant l'argent du billet. Crevier lui décocha un sourire complice, le regard amusé. Le vendeur dut interpréter ce geste comme étant de la condescendance, puisqu'il retourna à sa tâche précédente sans attendre le départ de son client. Haussant les épaules, Crevier sortit.

Il n'avait pas fait trois pas à l'extérieur que Julie le rejoignait, le souffle court. Elle l'embrassa, puis lui expliqua sa présence : « Je t'ai vu sortir de la maison depuis l'autobus. Je suis débarquée et j'ai marché rapidement pour ne pas te perdre. Qu'as-tu acheté? » lui demanda-t-elle, le prenant par la main.

« Un billet de loterie. » fut sa seule réponse. Il la regarda, les yeux brillants : « Nous allons être riches. »

La réaction n'était pas celle qu'il attendait. Sa petite amie explosa : « Comment! Encore une de tes conneries! Et ça, si ce n'est pas immoral, qu'est-ce que c'est? »

« Mais... » pris au dépourvu, Crevier ne sut quoi répondre. Il se gratta la tête, et la regarda, la bouche entrouverte, sans trouver les paroles justes.

« Tu n'es qu'un idiot! Depuis deux semaines, depuis que tu as découvert ton fameux *don*, » et elle mit tant de sarcasme dans ce mot qu'il sembla sale à Crevier, « tu te renfermes de plus en plus sur toi-même. Je suis encore un être humain, tu sais, » lui cria-t-elle. Elle lui serrait le bras au point tel qu'il dut se dégager de sa poigne.

« Écoute... attends au moins que nous soyons rentrés, » la supplia-t-il. Par la fenêtre de la tabagie, il aperçut le commis qui ricanait; les passants – surtout les femmes – lui décochaient des regards outragés.

« Je ne t'en veux pas. Mais je n'en peux plus. Je m'en vais. » continua-t-elle, sans lui prêter attention, « Adieu, Jean. » Elle lui tourna le dos et repartit dans la direction d'où elle était venue.

Elle reviendrait, bien sûr, songeait-il en la voyant s'éloigner. Incapable de subir l'opinion silencieuse des piétons plus longtemps, il retourna jusqu'à sa maison. Il se consolait avec l'espoir qu'il serait bientôt très, très riche.

VIII

Julie ne revint plus, et ne daigna même pas retourner ses appels. La jeune femme avec qui elle partageait un petit logement d'étudiants lui demanda de ne plus téléphoner.

Peu à peu, Crevier se retirait de la société. Il n'avait pas vu qui que ce soit de la semaine, depuis le départ de sa copine. Sa mère appela plusieurs fois, mais toujours il disait

devoir se reposer. Les trois derniers jours avaient été passés à l'intérieur, assis à une table, à écrire ce qu'il voyait.

Ses visions se situaient maintenant deux ou trois ans dans le futur. Elles provenaient de ses collègues, de ses parents, de Julie parfois, d'étranges perspectives aussi. Les détails intimes de la vie de ses amis lui donnait la nausée. C'était trop d'information pour un cerveau épuisé. Julie, sa Julie, en compagnie d'autres hommes – selon la saison – était sans doute ce qui contribuait le plus à son abattement.

Multimillionnaire, le monde était à sa portée, et cependant il se sentait opprimé au point tel que tout lui semblait fade. Ses préparations de cours gisaient, inachevées, sur son bureau.

Il avait noté le nom de quelques compagnies qui auraient décuplé de valeur lorsque se réaliserait ce que son esprit prédisait. Ainsi armé, il serait en mesure de devenir un des hommes les plus influents de la planète.

Et pourtant...

IX

À la mi-janvier, ce qui habitait la maison de Jean Crevier n'avait plus aucune ressemblance avec l'homme jovial, sans soucis qui y demeurait précédemment. Un barbu aux cheveux hirsutes, l'œil vitreux, le visage détruit par le manque de sommeil l'avait remplacé. Les voisins du premier s'étaient plaint de ses cris nocturnes, mais la police n'avait pas encore agi. Sa mère lui apportait de la nourriture, mais n'osait plus entrer, ne reconnaissant plus son chéri. La seule personne qui vint encore le trouver – par compassion - était Louis Rivard.

Quant Crevier prédit la mort de son collègue fidèle, son état se dégradait encore plus. Les cartons de nourriture s'empilèrent, une puanteur emplit la place. Quelques fragments de vaisselle épars décoraient la cuisine et le salon. Accompagnés de détritiques, ils avaient transformé l'endroit en une sorte d'antrie – seulement, Rivard ne croyait pas qu'un animal puisse être aussi malpropre.

Quand Rivard vint visiter son ami, deux semaines après le début des cours – Crevier n'était jamais retourné à l'école - il y trouva un homme au visage émacié, enveloppé dans une large couverture de laine, souillée de lait et de sauce tomate. Les yeux étaient dilatés, la lèvre inférieure saignait tant il l'avait mordue.

« Mon Dieu! Jean, je sais que je n'ai pas eu le temps de te voir. J'ai été occupé par le travail, et je ne savais pas que c'était devenu... » il hésita, « *sale à ce point* ici. Il faut te soigner! » s'exclama-t-il à la vue d'un Jean Crevier transformé. Enjambant une boîte de poisson surgelé, dont la moitié restante du contenu moisissait lentement sur la céramique, le nez pincé entre son index et son pouce, il le rejoignit.

Crevier sortit de sa léthargie et sourit au brave qui affrontait l'odeur par amitié. « Louis... vous êtes bien gentil, mais c'est fini. Vous êtes mort hier, » il fronça des sourcils quand l'autre eut un moment d'effroi, puis continua : « et moi, ce matin. »

« Mais tu n'es pas encore mort! Il te reste combien de temps, quarante ans? » s'écria l'autre, la pitié envahissant son visage.

« Écoutez, Louis... la vie n'a plus de sens pour moi. Tout ce que je vois, entre deux instants de réalité, c'est un futur dont je ne ferai jamais l'expérience. Un monde politique que je ne comprends déjà plus. De nouvelles nations qui émergent. Rien pour moi. L'alcool est mon seul refuge, et je refuse de m'y soumettre. » Crevier trouva le courage de faire la moue, geste grotesque au milieu d'une telle soue.

Son ami se massa la tempe gauche, pensif, et lui suggéra : « Et si tu écrivais de la science-fiction? Ça ne serait pas, à proprement parlé, de la *fiction*, mais le public ne le saurait pas. Ton don t'a permis de gagner au casino, à la loterie; fais-en un métier. Et tu deviendras meilleur avec les années. Ça te permettra de purger ce qui te rend malade. »

L'autre hocha faiblement de la tête, séduit par cette bouée de sauvetage inattendue. Se débarrassant d'un demi-siècle de fange, il se redressa avec effort, une lueur d'espoir au fond des yeux. Le dos droit, il se mit en quête d'un sac de poubelle vierge afin de nettoyer l'appartement.

X

Crevier, insufflé d'un goût nouveau pour la vie, récupéra lentement ses forces. Sans pour autant faire preuve d'une écriture exceptionnelle, ses idées créatives l'amènèrent rapidement dans la faveur des grands éditeurs.

Il écrivait sans cesse, dix à douze heures par jour, l'enseignement un vague souvenir. Ses textes, parfois lucides, souvent déconnectés de toute réalité, plaisaient à un certain type d'auditoire. On le décrivait comme blasé, insouciant, seulement intéressé par son propre travail. De son épaisse chevelure, il ne restait que quelques fils blanchis par la tension et le labeur constant. Rivard veillait sur sa santé mentale, s'assurant à tous les jours qu'une rechute ne se préparait pas.

Début février, Crevier aperçut Julie au bras d'un autre, ignorante. Ses yeux s'embuèrent, il passa sa main sur son crâne maintenant nu et il détourna la tête. Il savait qu'il ne pourrait se réconcilier avec son passé.

XI

La sonnette d'entrée avait retenti trois fois avant que Louis Rivard ne décide de pousser la porte. Il savait Jean suffisamment taciturne pour ne pas s'absenter un soir où il recevait à souper. C'était son idée : inviter ses anciens collègues à venir contempler le professeur devenu prophète autour d'un rôti.

Le soleil de juin brillait encore haut dans le ciel, malgré l'heure avancée – il devait maintenant être près de cinq heures. Rivard avait promis à son ami qu'il l'aiderait à finaliser le repas, placer les couverts, s'assurer que rien ne manquait. Sa main se serra sur le sac contenant les deux bouteilles de vin qu'il apportait en guise de tribut. L'autre déverrouilla la porte d'entrée – Rivard remercia le ciel qu'il ait pu convaincre l'écrivain de lui fournir la clé de son immense maison – puis la poussa.

Un silence lourd en présages régnait à l'intérieur. Il s'avança à pas posés du vestibule vers la cuisine, contournant au passage un escalier large de deux mètres, qui se courbait doucement pour rejoindre le deuxième étage. Les peintures centenaires accrochées aux murs semblaient déplacées, considérant leur propriétaire. Elles représentaient toutes des scènes d'un siècle résolu, d'un passé fugitif.

Les domestiques avaient disparus pour la soirée, laissant derrière eux une propreté que Rivard associait difficilement avec son ancien collègue. Ils avaient offert de cuisiner, ce que Crevier avait catégoriquement refusé, désireux de mettre ses talents culinaires de nouveau à l'épreuve.

Rivard traversa le salon, d'énormes fauteuils disposés aux quatre coins de la pièce imposant le respect. Sur le manteau de la cheminée, une simple photo de l'ex-petite amie de Crevier. Soupissant, le vieux professeur laissa derrière lui ces souvenirs qui ne lui appartenaient pas. Après un second corridor, il pénétra dans la cuisine.

Sur le sol, une flaque d'une dizaine de centimètres en son centre séchait lentement. La liqueur ocre s'était échappée d'un verre à scotch carré, qui gisait là, fracassé. Seul témoin du drame qui s'y était déroulé, une énorme pièce de bœuf attendait depuis son plat à cuisson les épices qui lui convenaient.

Un Jean Crevier recroquevillé au fond de la pièce, contre la porte du garde-manger, le fixait. Ses yeux exorbités étaient empreints de terreur et de folie. L'homme marmonnait des phrases hoquetées et des exclamations sanglotées. Du sang couvrait ses ongles – ceux qui n'avaient pas été rongés – qui avaient tracés de larges sillons dans ses paumes. Aux commissures des lèvres coulait une bave écarlate.

« Jean! Qu'est-il arrivé? » s'exclama Rivard, horrifié. Il courut jusqu'à lui, du verre brisé craquant sous ses pas. Une odeur d'urine aigre émanait de Crevier. Il lui cria à l'oreille : « Jean! Jean! Parle-moi! » L'autre, qui n'avait cessé de le fixer, continuait de murmurer. Et dans ces paroles d'un homme miné par la folie, le professeur distingua clairement les mots : « La fin de la pellicule... Mon Dieu... c'est la fin de la pellicule! »